

Simone Milani Meyer

Discours contemporains sur le sexe et sur le corps *

Retour sur le livre de Jan Morris, *L'Énigme*
et sur celui, actuel, de Maggie Nelson, *Les Argonautes*

Je vais commencer par le livre de Maggie Nelson ¹, le plus contemporain. La première lecture m'avait laissé une impression bizarre. Dépaysement ? Décalage ? Agacement sûrement.

Ce livre est une histoire, comme le signale l'auteur, « de l'intime ». Elle s'essaie à parler d'elle. Elle avoue que c'est un exercice qui ne lui est pas facile. Ce n'est pas ce qu'on appelle un témoignage de vie, une autobiographie. Ce qu'elle donne à lire de cet intime est un moyen de porter son combat « queer ». Maggie Nelson est une universitaire militante non pas de la cause féministe mais d'une opposition aux normes dites « hétérosexuelles ² ». Son objectif est de changer sans cesse quelque chose au niveau du rapport et des rapports au corps, au niveau du sexuel, pour produire une révolution sociétale, culturelle ³.

Son style d'écriture y contribue. Elle présente comme des prises de vue cinématographiques les points d'articulation de son « combat », les niveaux où se situent les changements, faisant alterner les scènes de sexe, les scènes de la vie courante, le roman familial, les réflexions philosophiques dont par moments nous ne savons pas si elle les utilise ou si elle les dénonce. Elle passe d'un point à l'autre, puis y revient.

Maggie Nelson parle d'elle, mais aussi de son compagnon, son compagnon qui est une femme, qui ne se vit pas comme un transsexuel. Il se dit « homosexuelle butsch ». Ses choix sexuels, affirmés à la fin de l'adolescence, vont vers les partenaires de même sexe, mais son corps de femme ne la satisfait pas. Aussi en passe-t-elle par la prise d'hormones pour le modifier et même par la chirurgie en se faisant enlever les seins. Pas de modification au niveau du sexe, les sextoys l'aident à pallier cela. Au niveau de la langue, elle change de genre en faisant changer son prénom et en utilisant les pronoms et les adjectifs du genre masculin.

Ce récit est un va-et-vient entre les pronoms personnels féminins et masculins. Quand Maggie Nelson parle de son compagnon, elle dit « il », quand elle parle d'elle, elle emploie le féminin, quand elle parle d'elles, c'est eux au masculin pluriel. C'est une façon pour elle d'être « queer », c'est-à-dire de bouleverser l'ordre des choses en bouleversant les genres grammaticaux.

Écrire « queer » s'avère compliqué quand il est question d'écrire sur le sexe, sur le genre et surtout de le bouleverser. La langue, l'écriture, la grammaire s'y prêtent-elles ?

Dans quel discours ses énoncés qui veulent bousculer l'ordre établi se situent-ils ? Sont-ils l'insigne d'un vrai changement de position subjective ?

Dès le début Maggie Nelson se dit embarrassée. À l'origine de ce livre, il y a un élément nouveau qui vient s'inviter dans sa relation à son compagnon : le sentiment d'amour. Ce sentiment la fait « romantique ⁴ », il vient lui révéler son manque. La relation alors ne se limite pas à une affaire de sexe ou de genre.

Comment rester *queer*, dans ce cas ? Être *queer*, c'est défaire, détruire ce qui est bâti sur les fondements de la norme, d'une norme dite hétérosexuelle. À un mot « romantique » on substitue un mot vulgaire, même brutal ; pour un masculin, un féminin ; à un appartement propre, un appartement décrépi et sale ; à un couple de femmes, un couple composé d'une femme et d'une femme-homme avec des muscles d'homme, une poitrine d'homme, habillée comme un homme, appelée « mari » ; à la joie d'une naissance, l'horreur de la souffrance et de la mort. Si ce n'est l'un, c'est son contraire. On ne sort pas du binaire.

En fait, ses prises de position ne sont que des postures : envie de détruire la norme mais, à son insu, assujettissement à la norme.

À plusieurs reprises, Maggie Nelson l'aperçoit : quand elle s'interroge en citant Judith Butler ⁵, quand elle décrit la scène au restaurant où elle est avec son ami(e), quand elle signale qu'il lui arrive de l'appeler « mari », quand elle remarque que « l'homonormativité [lui] semble être une conséquence naturelle de la décriminalisation de l'homosexualité : une fois qu'un phénomène n'est plus illicite [...] ou utilisé comme fondement légitime d'une discrimination brutale ou d'actes de violence, il ne sera plus en mesure de représenter de la même manière ou d'agir comme une subversion, une sous-culture, un underground, une marge ⁶. »

« Un sujet est représenté par un signifiant pour un autre signifiant. » Telle est la définition du sujet pour Lacan. C'est la cure analytique qui

permet la mise en lumière de ce fonctionnement du langage. Le sujet de l'inconscient n'est pas attrapable, il n'est que représenté.

Mais ce sujet n'est pas un sujet sexué. Le seul signifiant qui pourrait venir inscrire le sexe, c'est le signifiant phallique. Or le signifiant phallique est le signifiant du manque, signifiant du désir et non pas du sexe. Le phallus a une fonction tierce qui fonde la castration, c'est-à-dire qu'il réalise, dans le champ du signifiant, la place d'un manque. Le signifiant phallique est signifiant manquant, manquant à désigner le sexe. Il n'y a pas au niveau du sujet de reconnaissance comme tels du mâle par la femelle, ni de la femelle par le mâle. Il n'y a pas une opposition fondamentale qui désignerait le couple mâle-femelle. « Il n'y a pas de rapport sexuel. »

Dans le symbolique, lieu des signifiants, le phallus est un signifiant particulier, c'est le signifiant du manque.

Dans l'imaginaire, lieu des représentations signifiantes, il y a un pénis/il n'y a pas de pénis. Je l'ai/je ne l'ai pas.

Du côté de la femme : le pénis (phallus) est ce qu'elle n'a pas.

Du côté de l'homme : la jouissance du pénis est l'énigme de la jouissance absolue.

Le phallus n'est pas dans le système du sujet. Il représente non pas le sujet mais une jouissance sexuelle hors système, absolue, par là même forclos : « [...] la jouissance est tout à fait réelle, car, dans le système du sujet, elle n'est nulle part symbolisée, ni, non plus, symbolisable ⁷ ».

Alors, comment s'inscrit la sexualité dans l'inconscient ? C'est par le biais de la demande, demande qui se fait avec des signifiants. La pratique psychanalytique enseigne que le corps est lié au processus de subjectivation spécifique chez chacun. Le rapport subjectif au sexe dépend des défilés du langage et de la parole. La pulsion est la seule réalité sexuelle dans l'inconscient.

La pulsion, c'est ce que Freud ⁸ a conceptualisé concernant ce qui lie le corps au langage. Ce qui structure les pulsions est la modification de la demande et du désir qui passent par l'Autre du langage dans le rapport du sujet à l'autre. Les pulsions concernent le sujet et ses objets qui sont en lien avec le corps. Lacan ⁹ illustre la pulsion par un circuit qui, partant du corps, tourne autour d'un objet hors corps, l'objet *a*, et revient sur le corps. Elle ne se boucle que dans le retour de ce circuit qui rend érogènes les ouvertures du corps lorsque le but (la satisfaction) est obtenu.

Les objets *a* imaginarisés ¹⁰ en place de cause du désir introduisent le sujet à la jouissance phallique, dont la visée est la jouissance du corps de

l'Autre, pourtant structurellement manquée. Pour la mère, l'enfant, objet métonymique du phallus, est mis en place d'objet *a*. La pulsion est un entrelacement d'affects corporels et de signifiants. Lacan dira encore à la fin de son enseignement que la pulsion est « l'écho dans le corps du fait qu'il y a un dire ¹¹ ».

À partir du séminaire *Encore*, en 1970, Lacan parle de position sexuée du sujet en fonction d'un type de jouissance : à la jouissance phallique s'ajoute une jouissance dite Autre, ou jouissance féminine, ou jouissance du « pas-toute ». Cette jouissance pas-toute excède, déborde le mode langagier universel phallique. Elle se présente comme supplémentaire. Elle s'éprouve mais ne se dit pas. Il n'y a pas de signifiant spécifique pour la dire.

Au-delà de la philosophie *queer* qu'elle met en pratique dans son mode de vie et au-delà de sa gymnastique grammaticale, Maggie Nelson se présente comme une femme amoureuse de son homme-femme (qui a le phallus), en admiration (bêtiante) devant son fils, son objet *a*, racontant son accouchement, s'angoissant d'être mère, aimant briller en société (« être le phallus », $-\varphi$), agacée par les entre-crochets vides de l'écriture d'Anne Carson ¹² qui décomplètent le tout. En somme, tout ce qu'il y a de plus banal, de plus hétéro-normal.

Utilisant sa métaphore ¹³, je dirai : pas de changement dans sa structure signifiante, même s'il y a des changements dans ses représentations imaginaires, comme quand elle dit : « Il y a quelque chose d'essentiellement queer dans la grossesse elle-même, en ce sens qu'elle altère profondément l'état "normal" d'une personne, en ce qu'elle occasionne une intimité radicale avec – et une altération radicale vis-à-vis de – son propre corps ¹⁴. » Ouf ! Son combat *queer* est sauvé et par là même son couple !

Autre est la transsexualité : soit on la considère comme une a-normalité comme cela a été longtemps le cas, et l'est encore dans la psychiatrie, soit on la considère comme un avatar, une structure différente de nos modèles conceptuels langagiers habituels. Cela pose question. C'est la question que je me pose.

Actuellement, les personnes dites transsexuelles se font plus visibles (films, livres, documentaires...), utilisant les différents médias (cinéma, journaux, radio, Internet) pour dire et même crier haut et fort que la transsexualité n'est pas qu'une affaire de sexe, de jouissance sexuelle ¹⁵. Au-delà de la revendication du « jouir sans entraves », mot d'ordre d'un discours contemporain général à propos de la sexualité ¹⁶, les personnes transsexuelles revendiquent une reconnaissance de leur être, être qui se révélerait dans

l'identité sexuelle liée à la forme de leur corps. Et là le choix est réduit : ou on a un corps d'homme, ou on a un corps de femme.

C'est dans ce cadre-là que se situe Jan Morris. Je reprends son livre *L'Énigme*¹⁷, qui n'est pas récent mais qui affiche des singularités hors d'un discours actuel dominant qui se ferme sur ces énoncés : « Je ne suis pas dans le bon corps », « ce n'est pas mon corps »... Une de ses singularités est contenue dans le titre : c'est cette énigme. Énigme pour elle-même, impossibilité pour l'auteure d'expliquer ce qui cause cette inadéquation à son corps de naissance, questionnement qui perdure sa vie entière.

Ce livre est une autobiographie. Elle parle de son expérience de vie avec, depuis un âge précoce, une conviction : il a un corps de petit garçon, mais en fait il est une fille. Pourtant cela ne l'empêchera pas de vivre une grande partie de sa vie en tant que garçon et de jouir de ce corps mâle.

Sa façon d'écrire ne ressemble pas à un récit délirant, surtout à cause de son doute permanent sur ce « phénomène ». Dans le « Manuscrit K¹⁸ », Freud définit la paranoïa et la névrose obsessionnelle comme des « troubles intellectuels » qui comportent des pensées se présentant comme des convictions : certitude chez le premier, idée obsédante chez le second dont la caractéristique est le doute.

Elle commence son livre par une scène qui est, dit-elle, un souvenir : « J'avais trois, peut-être quatre ans lorsque je me rendis compte que j'étais né avec un corps qui ne me convenait pas et que j'aurais dû, en réalité, être une fille. Je me souviens bien de ce moment, c'est peut-être le plus lointain souvenir de ma vie. J'étais assis sous le piano de ma mère, elle jouait et la musique tombait autour de moi en cataractes, m'enfermant comme dans une caverne. Les pieds ronds et trapus du piano étaient comme trois stalagmites noires et la caisse de résonance formait une haute voûte sombre au-dessus de ma tête. Ma mère jouait probablement du Sibelius car elle se complaisait alors dans une période finnoise et Sibelius, entendu de *sous* un piano, peut être un compositeur très bruyant ; mais j'aimais beaucoup me tenir à cet endroit où, parfois, je faisais des dessins sur les piles de partitions entassées autour de moi et, parfois, m'agrippais à mon malheureux chat pour qu'il me tînt compagnie¹⁹. »

Mais cette scène pourrait aussi bien être ce qu'on appelle « un souvenir-écran », un faux souvenir qui sert à cacher, sous un montage imaginaire, la structure du fantasme originaire.

Le fantasme fondamental dans la névrose, écrit par Lacan « S barré poinçon *a* », est l'articulation entre le sujet du signifiant et l'objet *a*. Le fantasme est l'articulation de l'aliénation et de la séparation du sujet du

signifiant à un de ses objets *a* non symbolisés. C'est une écriture logique qui intéresse le symbolique. Ici, il n'est pas question d'un montage imaginaire. Cette écriture ne peut être dégagée que dans l'expérience de la cure analytique.

Dans le séminaire *Le Désir et son interprétation*, Lacan rappelle ceci : « [...] Freud nous dit que l'angoisse se produit comme un signal dans le moi, sur le fondement de l'*Hilflosigkeit* à laquelle elle est appelée comme signal à remédier ²⁰ », et plus loin : « [...] le sujet se défend contre sa détresse, et avec ce moyen que lui donne l'expérience imaginaire de la relation à l'autre, il construit quelque chose qui, à la différence de l'expérience spéculaire, est flexible avec l'autre. En effet, ce que le sujet réfléchit, ce ne sont pas simplement des jeux de prestance, ce n'est pas simplement son apparition à l'autre dans le prestige et la feinte, c'est lui-même comme sujet parlant. C'est pourquoi ce que je vous désigne ici comme étant le lieu d'issue, le lieu de référence par où le désir va apprendre à se situer, c'est le fantasme ²¹. » « Le désir va apprendre à se situer » dans son rapport à l'Autre du langage, dans son rapport à la jouissance, par une prise de position du sujet, un ordonnancement singulier des signifiants.

Jan Morris, après avoir décrit cette nécessité pour elle d'avoir changé de sexe au moyen d'une opération, ce que la technique médicale permet, mais aussi de forme du corps au moyen des traitements hormonaux, finit son récit par ces phrases : « [...] je me vois, non comme un homme ou une femme, comme moi-même ou un autre, comme un fragment ou un tout, mais simplement comme l'enfant étonné blotti avec un chat sous le piano Blüthner ²² [...]. »

Ni homme, ni femme, mais enfant étonné qui se pelotonne contre un être doux, chaud, vivant : son chat. Un enfant pour qui la question du sexe ne semble pas s'être posée auparavant (en tout cas n'avait pas encore été résolue) mais s'impose dans un choix absolu.

Cette scène vient-elle révéler cette détresse du sujet et sa solution imaginaire irréductible, comme Jan Morris semble en être elle-même convaincue ? Vient-elle réveiller un moment de détresse antérieure du sujet qui n'avait pas encore trouvé de résolution ?

Est-ce au niveau de la formation du fantasme que quelque chose qui devrait trouver sa solution dans le rapport du symbolique et du réel rate et fait que l'imaginaire (du côté de l'image du corps) ne peut tenir qu'à passer au réel du corps ? Ou bien le fantasme ne peut-il se construire d'une certaine façon que parce qu'une logique signifiante a été mise en place et a pris une autre configuration que celle qui se dégage de la cure d'un névrosé ?

De cet auteur nous ne saurons rien de plus. Peut-être pourrions-nous avancer dans cette énigme auprès d'autres auteurs ou auprès de témoignages d'expériences cliniques.

Mots-clés : queer, phallus, position sexuée, transsexualité, fantasme.

* ↑ Intervention faite dans le « Groupe de réflexion théorique analytique et de recherche » à Perpignan le 22 mai 2018.

1. ↑ Maggie Nelson, *Les Argonautes*, Paris, Éditions du Sous-Sol, 2018.
2. ↑ Les normes hétérosexuelles étant le signe de la domination des hommes sur les femmes.
3. ↑ *Kultur* au sens freudien.
4. ↑ C'est le terme qu'elle emploie pour définir ce sentiment d'amour.
5. ↑ Maggie Nelson, *Les Argonautes*, *op. cit.*, p. 26 : « Quand ou comment est-ce que de nouveaux systèmes de parenté miment de plus anciennes dispositions de la famille nucléaire et quand et comment est-ce qu'ils les re-contextualisent radicalement d'une façon qui constitue une remise à neuf de la parenté ? »
6. ↑ *Ibid.*, p. 119.
7. ↑ J. Lacan, *Séminaire D'un Autre à l'autre*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 321.
8. ↑ S. Freud, « Pulsions et destins des pulsions », dans *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1978.
9. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 163.
10. ↑ Sein, fèces, regard, voix.
11. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 17.
12. ↑ M. Nelson, *Les Argonautes*, *op. cit.*, p. 81.
13. ↑ « Tout comme les pièces de *l'Argo* peuvent être remplacées à travers le temps, alors que le bateau s'appelle toujours *Argo* », *ibid.*, p. 12.
14. ↑ *Ibid.*, p. 25.
15. ↑ Comme ont pu le faire croire les projecteurs médiatiques portés sur certaines personnes transsexuelles qui ne trouvaient une place sociale que dans la marge (danseuses de cabaret, meneuses de revue, faisant la une des journaux à scandales), comme Coccinelle, Bambi, dans les années d'après-guerre (1950-1960).
16. ↑ Expression prônée par les libertins du XVIII^e siècle, dont le plus connu est le marquis de Sade. La sexualité doit pouvoir s'effectuer sans culpabilité, sous toutes formes, par tous moyens, augmentés de nos jours par les techniques nouvelles, pour atteindre la jouissance suprême.

17. [↑](#) J. Morris, *L'Énigme, D'un sexe à l'autre*, Paris, Gallimard, 1974.
18. [↑](#) S. Freud, « Manuscrit K », dans *Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1991, p. 129-137.
19. [↑](#) J. Morris, *L'Énigme, D'un sexe à l'autre*, *op. cit.*, p. 11.
20. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VI, Le Désir et son interprétation*, Paris, La Martinière, 2013, p. 29.
21. [↑](#) *Ibid.*, p. 30.
22. [↑](#) J. Morris, *L'Énigme, D'un sexe à l'autre*, *op. cit.*, p. 213.